

Claude Lecouteux

**LES MONSTRES DANS
LA LITTÉRATURE ALLEMANDE
DU MOYEN ÂGE**

**CONTRIBUTION À L'ÉTUDE
DU MERVEILLEUX
MÉDIÉVAL**

Éditions La Völva
Collection : Littérature

© Éditions la Völva, 2016
79 D rue Fontaine Écu 25000 Besançon
Tél : 06 31 08 84 26
e-mail : contact@editions-lavolva.com
ISBN : 979-10-95451-12-9

FOURMIS CHERCHEUSES D'OR

Hérodote rapporte (III, 101-105) la fable suivante qui, grâce à la légende d'Alexandre le Grand, fut bien connue du Moyen Âge :

« Dans ce désert et dans ce sable (en Inde) vivent des fourmis qui n'ont pas tout à fait la taille du chien, mais dépassent celle du renard ; le roi de Perse en a d'ailleurs quelques-unes, qui ont été capturées là-bas. En creusant leurs trous, ces fourmis ramènent du sable à la surface, comme le font en Grèce nos fourmis, auxquelles d'ailleurs elles ressemblent tout à fait. Or, le sable qu'elles remontent contient de l'or, et c'est lui que les Indiens s'en vont chercher dans le désert : chacun prend un attelage de trois chameaux, une femelle au milieu, à droite et à gauche un mâle tenu par une longe. L'homme monte la chamelle qu'il a eu soin de séparer, pour ce travail, de petits aussi jeunes que possible. - Les chameaux sont au moins aussi rapides que les chevaux ; en outre, ils peuvent porter de plus lourds fardeaux [...]. Voilà en quel équipage les Indiens partent à la recherche de l'or, en calculant leur marche de façon à le recueillir au moment de la plus grande chaleur : l'ardeur du soleil oblige alors les fourmis à se cacher dans leurs trous [...]. Arrivés à l'endroit voulu, les Indiens remplissent de sable les sacs dont ils se sont munis et s'empressent de prendre le chemin du retour ; car, disent les Perses, les fourmis alertées par l'odeur se lancent à leur poursuite. Or, aucun animal, dit-on, ne court aussi vite qu'elles, si bien que, faute d'avoir pris quelque avance pendant qu'elles s'attroupent, ils y périraient tous. Les chameaux mâles, moins rapides que les femelles, se font bientôt traîner : on les détache alors, mais seulement l'un après l'autre ; les femelles, qui veulent rejoindre les petits qu'elles ont laissés, ne ralentissent jamais leur course. » (trad. A. Barguet).

La teneur de ce récit se retrouve dans :

Solin, *Collectanea rerum memorabilium* 30, 23 : les fourmis ont six pattes de lion, la taille d'un grand chien et se rencontrent en Afrique, près du Niger. Strabon, *Géographie* XV, 1, 44 : elles vivent en Inde orientale, près du pays des Dardres ; XV, 1, 69 : il y a parmi elles des fourmis ailées. *Lettre de Farasmanes* XVI, 2 : elles ont six pattes et des pinces de homard. Hugues de Fouilloy, *De bestiis* II, 29 : récit semblable à celui d'Hérodote, mais Hugues remplace les chameaux par des chevaux. *Lettre du Prêtre Jean* (Zarncke p. 911) : le rédacteur suit la *Lettre de Farasmanes* mais dote ces fourmis d'ailes. Gervais de Tilbury, *Otia imperialia* III, 73 : même récit que dans la *Lettre de Farasmanes*, mais Gervais appelle ces fourmis Myrmidones. *Historia de preliis* J2 235, 4 sqq. : reprise de la *Lettre de Farasmanes*. *Alex. U v.* 23126 sqq. : Ulrich von Etzenbach suit l'*Historia de preliis* J2 et ne relate donc pas comment les Indiens s'emparent de l'or. Par contre il reprend la description des fourmis en ajoutant qu'elles sont grosses comme des loups et ont le dos couvert de plumes et de poils. (*âmeizen ; daz gewürme ; grôz ; wunderlich*). Brunet Latin, *Li Livres dou Tresor* I, 187 : reprise du texte de Hugues de Fouilloy. Mandeville 171, 20-172, 12. *Alex. Roumain* chap. XII : elles sont anthropophages



Les fourmis
chercheuses d'or,
Lettre de Farasmanes
Brit. Mus., ms.
Cotton Vitellius A XV,
folio 101

Certains auteurs ne reprennent qu'une partie de la fable et ne rapportent point comment on s'empare de l'or :

Philippe de Thaon, *Bestiaire* chap. 9. *De monstis hominum* v. 55 sq. Guillaume le Clerc, *Bestiaire* v. 961sqq. : Guillaume distingue entre les fourmis chercheuses d'or et les autres, gigantesques, nommé *formicaleon*. Albert le grand, *De animalibus* 678ab : Albert renvoie à la *Lettre de Farasmanes* qu'il appelle *Lettre d'Alexandre à Aristote* ; or aucune des versions qui nous sont parvenues ne parle de ces fourmis. Ici elles ont six pattes et des ongles très crochus. Albert les nomme Myrmicaleon.

La littérature savante connaît une autre race de fourmis gigantesques, les fourmis-lions (*formicaleon*, *myrmicoleon*, en mha *ameizleb*) :

Isidore de Séville, *Etymologiae* XII, 3, 9 sq. *Summarium Heinrici* III, 14. Lambert de Saint-Omer, *Liber floridus* fol. 56 v°. Jacques de Vitry, *Historia Orientalis* chap. 88 (p. 184). Arnoldus Saxo, *Liber de floridus* p. 57 : *Formicaleon animal formicis insidiatur. Cum sunt in labore conservando alimentum suum, interficit ipsas et nutritur ab eis*. Thomas de Cantimpré, *De natura rerum* IX, 22 sq. (*de genere formicarum, sed multo maior*). Vincent de Beauvais, *Speculum naturale* XXI, 135. Konrad von Megenberg, *Buch der Natur* 302, 11 sqq. Alex. serbe III, 70 : des fourmis géantes capturent un cheval et l'emportent.

Et J. Mia Gerhardt, « The Ant-Lion. Nature Study and Interpretation of a biblical Text, from the Physiologus to Albert the Great », *Vivarium* 3 (1965), pp. 1-23.

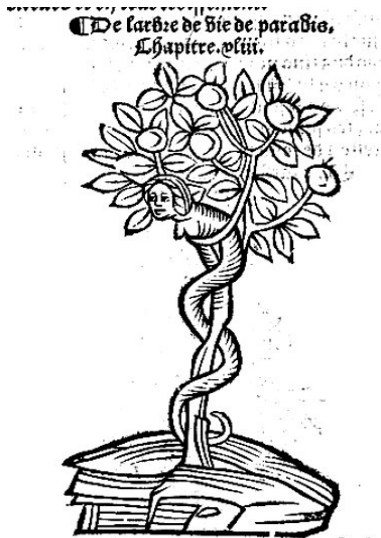
SERPENT Á TÊTE HUMAINE – DRACHENKOPP

1. La vipère a une tête humaine de femme ou d'homme

Physiologus ms. A (Martin et Cahier II, 134 sq.) ; B *idem* ; C *idem* ; Y, éd. Carmody p. 110. *Liber glossarum*, Mai p. 595. *Liber monstrorum* III, 18.

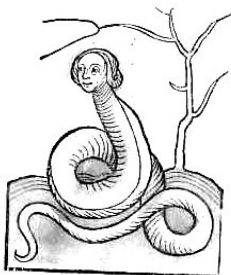
Drachenkopp, déformation de dracontopodes, « à-pattes-de-dragon », terme utilisé pour désigner les pieds des géants de la mythologie antique, fut utilisé pour nommer un serpent à tête humaine. L'influence du *Physiologus* et du *Liber glossarum*, qui prêtaient à la vipère une tête de femme ou d'homme, a été ici

déterminante car elle est venue à l'appui des textes bibliques : la *Wiener Genesis* nous apprend que Lucifer prit l'apparence d'un serpent pour tenter Ève, motif largement représenté dans l'iconographie où le serpent possède une tête humaine.



2. Ce type de serpent est nommé dracontopodes / drachenkopp

Thomas de Cantimpré, *De natura rerum* VIII, 17. Vincent de Beauvais, *Speculum naturale* XX, 33. Albert le Grand, *De animalibus* 609a (éd. Stadler p. 1567). Konrad v. Megenberg, *BdN* III, 11.



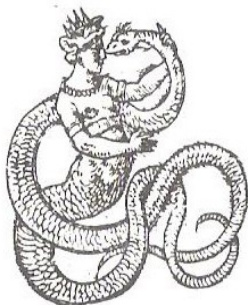
3. Il n'est pas nommé mais décrit

Lettre du Prêtre Jean (Zarncke p. 1000) v. 550 sqq. *Willehalm* U LXIV, 6 sqq.

N.B. : il est possible que des légendes populaires, comme celles des femmes-serpents (cf. C. Lecouteux, « Zur Entstehung der Melusinensage », *ZfdPh* 98 (1979), pp. 73-

84) et des réminiscences de l'Antiquité aient contribué à la formation de la fable. N'oublions pas qu'en grec la vipère se dit *echidna*, et que selon Hésiode *Echidna* est le nom d'un monstre mi-femme mi-serpent.

Et C. Lecouteux, « Drachenkopp », *Euphorion* 72 (1978), pp. 339-343.



SERRA – SERTA

Il existe au Moyen Âge deux légendes sur le poisson-scie (*serra*). La première, colportée par le *Physiologus* et les bestiaires, raconte que ce poisson déploie ses plumes et lève sa queue au-dessus de l'eau lorsqu'il aperçoit un navire ; au moyen de cette voile improvisée, il cingle vers celui-ci et tente de l'arrêter. S'il ne réussit pas à le rattraper, de dépit il se laisse tomber au fond de la mer. Selon l'interprétation religieuse courante au Moyen Âge, le navire est celui des saints et des Justes, le poisson-scie représente le diable ou les paroles trompeuses, la mer étant la figuration du siècle. Sous l'influence de la fable courant sur l'espadon (*gladius*), selon laquelle ce poisson ouvre le fond des nefs avec son rostre, un nouveau monstre vit le jour ; Albert le Grand l'appelle *serta*, Thomas de Cantimpré « le poisson-scie d'une autre espèce » (*serra alterius speciei*).



1. Serra

Isidore de Séville, *Etymologiae* XI, 6, 16. *Summarium Heinrici* III, 16. Hugues de Fouilloy, *De bestiis* II, 22. *Liber glossarum* chap. 16 (Mai p. 595). *Physiologus* ms. A chap. 4 ; B chap. 4 ; C chap. 21. *Dictamen brevissimum de naturis XIX animalium* v. 14s. Lambert de Saint-Omer, *Liber floridus* fol. 53 r°. *Physiologus de Melk* chap. 17 : le rédacteur commet une intéressante confusion ; il donne au poisson-scie la forme d'une sirène et l'appelle Cilla (= Scylla). *Physiologus de Millstadt* str. 73 sqq. ; *de Vienne* chap. 10 ; en vha chap. 10. Philippe de Thaon, *Bestiaire* chap. 18. Guillaume le Clerc, *Bestiaire* v. 399 sqq. Thomas de Cantimpré, *De natura rerum* VI, 44. Pierre de Beauvais, *Bestiaire* chap. 4. Vincent de Beauvais, *Speculum naturale* XVII, 27 et XVIII, 127. Albert le Grand, *De animalibus* 666a (éd. Stadler p. 1545).

2. Serta

Ce poisson a une crête dure et dentelée avec laquelle il scie le fond des embarcations :

Isidore de Séville, *Etymologiae* XII, 6, 15. Geoffroy de Monmouth, *Vita Merlini* v. 840 sqq. (*gladius*). Hugues de Fouilloy, *De bestiis* III, 55. Arnoldus Saxo, *Liber floridus* p. 63. Thomas de Cantimpré, *De natura rerum* VI, 45. Brunet Latin, *Li Livres dou Tresor* I, 130, 4 (à comparer à I, 130, 6 : le poisson « glaive »). Albert le Grand, *De animalibus* 666a (éd. Stadler p. 1545). Konrad von Megenberg, *Buch der Natur* 237, 24 sqq. (*gladius, swertrüezel*) : Konrad ne reprend que la fable de l'espadon en lui appliquant l'interprétation religieuse que nous avons citée.

Et George C. Druce, *Legend of the Serra or Sawfish*, Proceeding of the Society of the Antiquarie of London, 2nd Series, 31 (1919), pp. 20-35.



Disponible en août 2016

Éditions La Völva

Suivez-nous sur :

Facebook

Twitter @Evolva

www.editions-lavolva.com